

Commune présence

DAVID COLLIN

Michel Butor est mort. Je viens de l'apprendre au moment où j'écris les premières lignes de ce texte. J'entends sa voix, familière, légèrement enrouée, qui m'entraînait toujours dans des labyrinthes littéraires extraordinaires, entre une bibliothèque en mouvement et les méandres d'une immense mémoire de lecteur. Michel Butor est mort, mais je me souviens du fracas juvénile de son rire intact, lui qui savait encore s'émerveiller, s'étonner d'une nouvelle découverte, d'un lien inédit qui enrichissait l'encyclopédie infinie des lectures et des combinaisons littéraires qu'il avait tissées au fil des années. Il est là, je le revois signer son dernier opus, bien calé dans son fauteuil, entre les piles de livres d'artistes entassés à l'entrée de la bibliothèque et sa table de correspondances où cartes et collages attendaient leur tour. De son vivant, Butor était comme ces écrivains du passé qui continuent de vous parler au-delà des livres et des rencontres.

Michel Butor était une sorte de grand-père de la littérature, entre Jules Verne et Victor Hugo, de grand-père bienveillant pour des écrivains plus vraiment jeunes, marqués par la lecture de *La Modification* dès le Collège. Sans doute l'un des livres qui me donna le virus de l'écriture, outre les œuvres de Conan Doyle, Jules Verne, Stevenson et Borges, qui marquèrent le jeune lecteur que je fus. Depuis quelques années, j'y ajoute volontiers *La Modification*. J'avais été subjugué mais je ne le savais pas encore. Michel Butor s'adressait à nous, à «vous», nous tenait par la main dans un voyage en train dont j'ai gardé une trace dans mes propres envies de voyager et d'écrire. Un texte qui nous donnait le rôle de l'écrivain. Nous étions nous aussi le lecteur-auteur d'un livre, recréant à notre tour le récit, nous glissant si facilement dans le rôle de Michel Butor, assis derrière son bureau au premier étage de sa maison de Lucinges. Avec une déconcertante facilité, nous nous retrouvions dans les sillons d'une écriture.

Cet été, dans la région de Sierre, nous marchions sur les pas de Rainer Maria Rilke. Un ami prépare un livre et nous souhaitons visiter ensemble les lieux du poète en Valais, la chapelle et le château de Muzot. Dans le jardin, nous aperçûmes les roses trémières plantées par Rilke. Nous sentîmes le geste, l'attention et le temps accordé à la contemplation des premières pousses. Plus loin, nous fîmes un pèlerinage sur la tombe du poète, sur les hauteurs, au pied de l'église qui domine Rarogne et la vallée du Rhône. On nous avait parlé des bourrasques, que c'était une chance d'y être un jour de vent, de ces vents dont parlait Rilke avec émotion. Contre le mur médiéval de l'église, une tombe très simple nous attendait. Une croix en bois, cernée d'un petit jardinet protecteur, et ce nom qui apparaissait, une présence qui faisait silence en nous. Et puis, au moment de redescendre le joli chemin de pierre, le vent commença à se lever. Un signe. Le passage d'un fantôme qui salue les visiteurs.

Michel Butor écrivit sur Hugo. Hugo par Michel Butor. En composant une anthologie, on propose une lecture, on écrit le souvenir d'une traversée. Si Butor n'aimait pas les anthologies qui frustraient son désir de lecteur, ayant «toujours envie d'aller voir de l'autre côté», il en accepta pour une fois le principe pour faire émerger des textes oubliés, pour changer l'image de Victor Hugo, faire entendre la diversité d'une pensée. Butor invoquait Hugo comme on appelle un fantôme. Dans le redoublement ironique des tables tournantes de Guernesey, auxquelles Hugo lui-même ne croyait pas vraiment. Il appelait un frère dont l'œuvre était peut-être le modèle incroyablement pléthorique et divers de sa propre œuvre (plus de 1500 livres publiés), qui mérite bien de dépasser *La Modification*, *Passage de Milan* et *L'Emploi du temps*, ses premiers romans.

En 1927, Edmond Jaloux, grand spécialiste des fantômes littéraires, publia un petit livre dédié à Rainer Maria Rilke. Ils se rencontrèrent à plusieurs reprises à Lausanne, et il eut même l'honneur d'être invité chez lui en Valais. Jaloux gardait un souvenir poignant de celui qui incarnait la poésie dans tous les moments de son existence. Déjà en ce temps-là on n'accédait pas facilement à l'ermitage de Muzot. Les visiteurs les plus lointains avaient entendu parler d'un lieu en Suisse, peut-être à Genève, puis s'égarèrent en visites touristiques et fausses pistes. Avec le temps, la maison de Michel Butor est devenue elle aussi un ermitage. Des écrivains et des artistes venaient lui rendre visite, d'autres restaient à l'entrée du village ou s'installaient dans l'arrière-salle d'une boulangerie voisine pour un café, n'osant pas faire un pas de plus sans avoir été annoncé. «A l'écart», du nom de la maison, s'était peu à peu rapproché du centre. Le village rayonnait à partir de là, du portail où Michel Butor venait chercher ses visiteurs, revêtu de son éternelle salopette. Attention chien méchant, Némé défendait l'entrée à tout intrus. *Persone* n'entraît sans sa permission.

Durant mon bref voyage en Valais, je relisais plusieurs livres et recueils de Rilke. Je voulais, comme l'ami qui préparait son livre, me retrouver au plus proche. Par les textes et dans les lieux. Retrouver une voix. Voir ce qu'il avait vu, sentir ce qu'il avait senti, découvrir peu à peu les nuances de sa sensibilité, me rapprocher de son cœur véritable, la poésie, l'amour des femmes et l'amour de la poésie. Quand j'allais voir Michel Butor chez lui, je me rappelais d'abord de ses conférences à l'université de Fribourg, alors que j'étais étudiant. Invité par Jean Roudaut, il posait d'emblée sa montre sur la table, rien d'autre, il n'avait besoin d'aucune note pour animer la mécanique extrêmement précise de son intervention. Jean Roudaut incarnait la littérature de bien des manières. Par son activité d'écrivain, d'essayiste, par son enseignement passionnant. Il savait rendre présent les textes et leurs auteurs, mais il nous donnait aussi à entendre les écrivains du présent. Butor, Des Forêts, Bonnefoy venaient régulièrement. La littérature était incarnée, présente, elle existait aussi par les gestes, dans une parole vivante. C'était possible, cela existait, face à nous.

Ce que je veux rapprocher dans l'instant qui suit l'émotion de la disparition de Michel Butor, c'est la réelle présence d'un poète dans ses textes, bien après sa mort (Rilke), et la réelle présence d'un vivant (Butor), dont un livre, quelques conférences et entretiens vous auront marqué, et dont vous remarquez, même s'il s'éloigne un temps de vous, et dont vous appréciez la présence vague, le fait qu'il soit toujours contemporain. Vous ne savez pas exactement ce que vous lui devez, le temps fera l'affaire, mais dès que vous vous retrouviez en sa présence, même s'il ne vous reconnaissait pas, vous compreniez que c'est aussi cela la littérature. Michel Butor construisait les liens par la parole, l'entretien infini, l'écriture continue. Et c'était fascinant. Avec mille embranchements qui débouchent à leur tour sur mille autres chemins labyrinthiques traversant et reliant les livres et leurs auteurs, du présent et du passé. De tous les passés.

Michel Butor est mort mais j'entends sa voix. Il me hante parce qu'au moment où j'apprends sa disparition, il est incroyablement présent. La table ne se soulève pas mais je le vois, je guette son souffle. Il a redonné vie à bien des écrivains en approchant autrement le mystère de leurs œuvres. Il parlait des morts comme s'il les avait connus car, infatigable lecteur, il s'était approprié leurs voix.

En sortant de chez Michel Butor, vraiment à l'écart, j'ai souvent pensé que c'était la dernière fois. En avril dernier aussi. En montant dans ma voiture, je suis resté immobile quelques minutes, et j'ai ressenti la mélancolie d'une disparition possible. Je me suis demandé combien de fois encore. On ne sait jamais si c'est la dernière. Et souvent je l'anticipe, je suis triste alors que ce n'est pas encore arrivé. Comme une précaution face aux absences futures. Peut-être qu'il n'y a pas de dernière fois. Surtout avec l'art, la littérature, la poésie, quand nous sommes confrontés à des voix singulières, qui redoublent de présence dans leurs œuvres. Peu importe le destin. Les voix disparaissent et ressurgissent au moment où on ne les attendait plus.

Qui est là? demande le prince Hamlet au fantôme de son père. Nous sommes là, ensemble. Et pour un bon moment.

Août 2016

bio

Né en 1968 à Annecy, David Collin a étudié la littérature française et la philosophie à l'université de Fribourg, où il réside, avant de se lancer dans une carrière radiophonique. Il a réalisé de nombreux documentaires de création et plusieurs fictions pour la RTS – où il est actuellement producteur du LABO, l'atelier de création radio.

Auteur de deux romans, de proses poétiques, de récits, d'essais et de textes en dialogue avec des artistes, il a également mis en scène deux opéras de Mozart dans les années 1990. Son travail a été récompensé par le Prix littéraire de l'Etat de Fribourg en 2007 et le Prix européen Aristote de la critique en poésie en 2015.

En parallèle à son activité d'écriture, David Collin est très actif sur la scène littéraire romande et française. Il est ainsi directeur de collection pour les éditions genevoises La Baconnière et Métispress, où il a notamment dirigé l'ouvrage collectif *Les Mots du génocide* (2010). Ancien collaborateur de la *Revue de Belles-Lettres* et membre du comité de rédaction de la revue lyonnaise *Hippocampe*, il a lancé à Fribourg les rencontres littéraires de la «Bibliothèque idéale», qui réunissent une fois par mois des écrivains et des artistes pour trois jours de résidence et de discussions avec le public.

APD



PHOTO PR

biblio

Les Cercles mémoriaux

Ed. L'Escampette, 2012.

Train fantôme

Bourse Anton Jaeger du premier roman 2008, Ed. du Seuil, 2007.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.